

Québec français



Dallas Buyers Club

Le corps est un costume comme les autres

David Rancourt

Number 171, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71204ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rancourt, D. (2014). Review of [*Dallas Buyers Club* : le corps est un costume comme les autres]. *Québec français*, (171), 4–6.



Dallas Buyers Club

Le corps est un costume comme les autres

* David Rancourt*

Qu'est-ce qui demeure en nous après *Dallas Buyers Club* de Jean-Marc Vallée ? Certainement l'allure et le visage de Matthew McConaughey, qui pour son rôle est allé loin dans la transformation physique. Mais peut-être que le reste du film est destiné à s'évaporer de notre esprit quand s'évanouira la frénésie de la course aux Oscars. C'est qu'en fin de compte, le réalisateur ne nous mène pas aussi loin qu'il l'avait promis dans le fascinant tableau de départ. Tout commence en lion, comme au bord du précipice, mais on emprunte ensuite peu à peu une voie plus sûre vers la normalité, vers le juste milieu. Ce qui ne veut pas dire que le film est un ratage.

SEXE, DROGUE ET RODÉO

Une situation de départ incroyable, nous disions. En 1985, donc à une époque où le sida est encore fortement identifié à la communauté homosexuelle, la maladie atteint un authentique homophobe. L'homme en question, Ron Woodroof (incarné par Matthew McConaughey), a quelques faiblesses, au nombre desquelles la drogue et le sexe (évidemment non protégé). Voilà donc une prémisse prometteuse, mais quoi faire ensuite ? Faut-il passer à une histoire de réhabilitation, de guérison de l'âme, d'aide à autrui et de sacrifice, une histoire vue mille fois ? Oui, mais pas seulement.

Notre rencontre avec le personnage de Woodroof se fait sous le mode du

choc, disons, dans un moment où les éléments qui composent sa vie sont mélangés jusqu'à notre nausée : sexe, drogue, rodéo et arnaque. On comprend vite que c'est trop pour un seul homme, et qu'autour de lui le danger rôde, à la manière du taureau sauvage qui menace toujours de piétiner celui qui le chevauche. Soudain, avec le diagnostic, lui tombe dessus la rançon de ses péchés. Le choc sera grand, d'autant plus que sa nouvelle condition coupera radicalement Woodroof de ses amis bornés et de son milieu renfermé. Mais l'instinct de survie sera le plus fort et notre personnage se trouvera une espèce de vocation totalement imprévue : se procurer, et procurer aux autres séropositifs et sidatiques, des médicaments efficaces quoique non

encore reconnus par la *Food and Drug Administration* des États-Unis (FDA). Notre cow-boy s'est trouvé un taureau à sa mesure, et ça l'inspirera.

UN HOMME CONTRE LA MACHINE

Avec un personnage ancré à un tel point dans le vice au début du film, on pouvait donc craindre d'assister ensuite à une pénible et totale transformation vers le bien pur sur fond de violons et de larmes, mais ce sera plus subtil : l'évolution de Woodroof, comme celle des autres personnages importants, demeurera en partie implicite, elliptique. Cela, cependant, empêche souvent le spectateur de se passionner pour l'histoire, comme si le film ne pouvait pas éviter de tomber dans les défauts de ses qualités, ou comme s'il se modelait sur son personnage principal, qui, sauf dans de rares moments de crise et de prise de conscience, reste tout en surface, en agressivité, en distance. La moustache, les lunettes de soleil, le chapeau de cow-boy et le flacon d'alcool qui le caractérisent sont aussi de petites barrières.

C'est d'abord la pure nécessité, le simple besoin de ne pas mourir, qui motivera Ron Woodroof. Le médecin

lui donne 30 jours à vivre ; on serait désespéré à moins. Là, pour la première fois, quand il apprend sa maladie, quelque chose nous attache à ce personnage. Non, il ne fait pas pitié, mais ce qui nous frappe (et frappe la trop compréhensive docteure jouée par Jennifer Garner), c'est sa fierté, la dignité humaine qu'il conserve, même en jaquette d'hôpital et au bord du gouffre, même presque mort. C'est aussi cette force vive qui le poussera à consommer illégalement de l'AZT, puis d'autres drogues plus efficaces qui prolongeront sa vie. Impossible pour nous de condamner ses actes.

Son chapeau de cow-boy n'est pas là que pour la frime, car le personnage conserve quelque chose d'un héros mythique de l'Ouest : individuel, d'abord seul contre tous (lire contre les institutions et les docteurs corrompus), il suit sa voie, se constituant peu à peu une équipe de mercenaires avec qui il reconstruira un monde plus juste. Il incarne un certain idéal américain, car il devient aussi, encore comme par instinct, un homme d'affaires, à la tête d'un prospère commerce de médicaments illégaux (mais pas immoraux). Tout ça nous mène près de la justification classique du capitalisme : même si on ne fait que suivre notre instinct et notre égoïsme, la société finira par en sortir gagnante.

Y a-t-il chez lui quelque chose d'altruiste, y a-t-il vraiment un souci d'aider son prochain, ou bien le principal demeure-t-il l'appât du gain combiné à

l'instinct de survie ? La question demeure ouverte. Bien sûr que le personnage finit par prendre en sympathie un travesti qui deviendra son collaborateur principal, bien sûr qu'il devient un peu moins intransigent et qu'il finit par privilégier, au moins une fois, la guérison d'autrui sur l'argent, mais cela ne dépasse pas un certain point. Il n'est pas transfiguré. Son agressivité envers la communauté homosexuelle s'évanouit, mais se tourne vers d'autres cibles : ses anciens amis, et surtout le gouvernement, qui lui met des bâtons dans les roues.

Contre le gouvernement, la quête du personnage est juste : aucun doute ne nous est laissé. Mais on finit par penser que les défauts chroniques de Woodroof ont une fonction cosmétique, essayant de brouiller cette distinction trop nette entre gentils et méchants.

TOURS DE FORCE

Une espèce de tour de force, *Dallas Buyers Club* ? En tout cas, c'est ainsi que le film est vanté et vendu par les journalistes et les publicitaires : tour de force d'interprétation, mais aussi exploit de qualité compte tenu d'un petit budget. Il est vrai que ce long métrage est de belle facture malgré les ressources limitées. On pourrait tiquer sur certains détails : par exemple, si on repense aux scènes de rodéo, il faut se rendre à l'évidence qu'il n'y avait pas beaucoup de figurants-spectateurs dans les estrades... Mais ça n'a pas d'importance, grâce à la beauté des plans et à la cohérence de l'univers

esthétique. Les vêtements, les décors et la palette de couleurs en général évoquent les années 1980 sans trop appuyer. Le film ne sombre pas dans une minutie de reconstitution historique qui nous distrairait ; il est à la fois le rappel crédible d'une époque et une œuvre d'aujourd'hui.

Ce petit budget n'a pas empêché non plus la présence d'interprètes connus : McConaughey, Garner, Jared Leto et Griffin Dunne sont de la partie. Voilà sûrement le genre de film pour lequel un acteur accepte un cachet réduit, car c'est l'occasion de prouver l'étendue de son registre, pour ensuite recevoir des offres plus variées et plus intéressantes et, pourquoi pas, remporter des prix.

Mais nous, spectateurs, il nous faut oublier cela, il faut nous vider la tête de ces à-côtés pour essayer d'apprécier le film. Sinon tout se met à tourner dans notre esprit, et d'une certaine manière, *Dallas Buyers Club* devient aussi l'histoire d'une recherche de reconnaissance. La quête agressive du personnage principal ne nous semble pas très différente de la quête de respectabilité, d'honneurs, d'Oscars des acteurs. Comme si le combat du personnage principal *contre* une organisation puissante, la FDA, avait son revers pervers : la campagne des acteurs *pour* séduire les festivals, jurys, spectateurs. Bon, d'accord, peu de films existeraient sans spectateurs, dont c'est le destin d'être séduits sans cesse, mais ils ne veulent pas se faire remettre trop souvent sous le nez qu'ils sont en train d'être séduits.



Pour ce rôle, Matthew McConaughey a fait ses devoirs. Il en a même donné plus que ce que le prof avait demandé. On sent son effort pour se départir de son allure de beau gosse falot, pour faire oublier une ou deux comédies romantiques de trop. Pour survivre artistiquement et préparer la suite de sa carrière. Jared Leto, en travesti tragique, se révèle aussi mémorable, réussissant à faire ressortir l'émotion plus que les clichés ; une émotion peut-être présente, étrangement, parce qu'il incarne le seul personnage qui s'apitoie quelque peu sur

Peut-être n'est-ce pas vraiment un problème. Le corps et le visage de McConaughey sont les motifs caractéristiques du film. C'est là-dessus que le film s'édifie, c'est ce devant quoi les autres acteurs et tout le reste s'inclinent et s'effacent. Le nouveau corps que l'acteur s'est sculpté dans son ancien corps se justifie d'un point de vue visuel. *Dallas Buyers Club* n'existerait pas sans ce corps. Si le refus des sentiments explicites laisse parfois un vide au centre du film, ce vide est au moins occupé, graphiquement, par une silhouette dégingandée.

acteurs ont vraiment joué avec la mort, ou qu'ils veulent rendre hommage à ceux qui sont morts au champ d'honneur de la lutte contre le sida.

UN FILM IMPORTANT ?

Assurément un bon présage pour la suite de la carrière américaine de Jean-Marc Vallée, *Dallas Buyers Club* n'est pas un grand film, même s'il aborde un sujet important. Trop didactique, trop démonstratif pour prétendre à être une œuvre d'art éternelle, ce film ne cherche pas vraiment à nous « faire réfléchir ». N'est-ce pas un film de progrès social, qui changera les choses ? Il parle plutôt d'un progrès social passé, et d'une façon schématique.

Pour un film plus « utile », il aurait fallu complexifier les enjeux. Moins s'arrêter à un seul docteur semi-corrompu, et à un seul agent de la FDA. Inclure surtout davantage de vraies nuances des deux côtés de la médaille. Mais ceci n'est qu'un long métrage de cinéma ; en deux heures, vraiment, on ne peut pas tout faire.

Ce film imparfait contient, à certains moments, de vraies réussites. Les moments d'humour sont bien intégrés et dosés. Une crise de larmes solitaire dans une voiture devient une explosion émotionnelle bienvenue. Une invasion de papillons alors que meurt un personnage est simplement émouvante, même si le symbolisme aurait pu paraître trop insistant. Un certain tableau est idéalement placé sur un mur pour cacher des trous faits dans un moment de rage. C'est dans ces scènes que tout se tient et qu'on pardonne au film ses aspects disjoints. La part d'irrésolu sert peut-être à donner de l'éclat à ces quelques instants privilégiés.

La fin ouverte de *Dallas Buyers Club* rappelle trop celle de *The Wrestler*, où Mickey Rourke jouait un lutteur sur le retour. Mais ça fonctionne. On peut le dire sans craindre de saboter le plaisir des futurs spectateurs : cette mort, quelque part dans le hors-film, on sait que l'homme réussira à la traverser les bottes au pied, comme il l'avait voulu. ✱

* Réviseur linguistique et cinéphile



lui-même. Jennifer Garner n'éclate pas autant à l'écran que les deux autres, mais cela semble voulu, en partie : abandonnant toute coquetterie sans devenir laide, elle est vêtue et coiffée de la manière la plus neutre possible. Ce qui nous fait presque avaler son rôle de gentille médecin incroyablement célibataire.

Chez McConaughey et Leto, est-ce que l'amaigrissement impressionnant est réellement l'indice de performances d'acteurs exceptionnelles ? N'est-ce pas trop facile, d'une certaine manière, de se transformer en squelette pour récolter les hommages ? Ça force au moins le respect. McConaughey et Leto ne s'effacent pas derrière leurs rôles. En se transformant en profondeur, les acteurs ressortent.

Mais peut-être qu'en retour, la finesse de l'expression est sacrifiée à l'efficacité de l'apparence. Le personnage est tellement marquant et marqué, dirait-on, qu'il ne peut pas traduire tout ce qu'il faudrait de son intériorité. Du moins pas dans le doublage en français. Voilà peut-être pourquoi on ne saisit pas exactement dans quelle mesure toute cette histoire l'a changé ou pas.

S'amaigrir, « jouer » avec son corps, comme si c'était un gage de vérité, comme si cela faisait approcher de la vérité... Peut-on croire que pour un acteur, le corps est un costume comme les autres ? Ce film est une fiction, mais les corps de Leto et McConaughey sont réellement décharnés. On dirait que les

Photos : www.cinoche.com